

Marcus Tullius Cicerone
De Senectute

Cicéron

La vieillesse

I. 1.

“Ô Titus, si grâce à moi tu peux apaiser ce tracas
qui te brûle aujourd’hui et te trouble le cœur,
quel en sera le prix ?”

Je peux m’adresser à toi, Atticus, avec ces vers qu’adresse à Flaminius

“ce grand homme sans ressources, mais d’une parfaite droiture”

même si je sais que tu n’es pas, comme Flaminius,

“inquiet nuit et jour, Titus...”¹

car je connais ta modération et ton calme ; et je vois bien que tu n’as pas rapporté d’Athènes ton seul surnom², mais aussi ta bienveillance et ta sagesse [humanitatem et prudentiam. Pourtant je devine que tu es quelquefois troublé de manière particulièrement sensible par certains problèmes qui me touchent aussi : nous n’en serons consolés - difficilement - que plus tard. Pour l’instant, j’ai rassemblé sur la vieillesse quelques idées que je désire te livrer.

2. Je veux nous soulager, toi et moi, de ce poids que nous partageons, une vieillesse qui nous presse déjà ou en tout cas est imminente, même si je suis sûr que tu le supportes et le supporteras, comme toute chose, avec mesure et sagesse [modice et sapienter]. Mais comme j’avais l’intention d’écrire sur la vieillesse, tu me semblais mériter ce présent dont nous pourrions tous deux tirer profit. Pour ma part, j’ai pris un grand plaisir à la composition de ce livre : il a d’abord dissipé tous les tracas de la vieillesse, mais il me l’a surtout rendu douce et agréable. Jamais on ne pourra rendre assez justice à la philosophie : si on s’y soumet, on peut passer sans peine tout le temps de sa vie.

3. J’ai déjà beaucoup dit, et je dirai encore beaucoup, sur les autres sujets ; ce livre que je t’envoie traite de la vieillesse. J’ai attribué l’ensemble du propos non à Tithonus, comme l’avait fait Aristos de Cios (car il y aurait peu de sérieux dans une fable) mais à Marcus Caton l’Ancien³, pour que le discours en acquière un

¹ Vers tirés des *Annalium fragmenta* d’Ennius (~239 - ~169), poète de grande renommée que les auteurs latins appellent souvent “Ennius noster”.

Extraits consultables sur www.thelatinlibrary.com

² Titus Pomponius Atticus, ami intime de Cicéron, qui a entretenu avec lui une abondante correspondance.

³ Marcus Porcius Cato (~234 - ~149) : Caton dit “l’Ancien” ou “le Censeur”, qui lutta contre le luxe et la culture hellénistique qui lui paraissaient miner les valeurs traditionnelles de la République.

poinds plus important. Je place auprès de lui Lélius ⁴ et Scipion ⁵ admiratifs devant la facilité avec laquelle il supporte la vieillesse, et il répond à leurs questions. S'il semble discuter plus savamment qu'il ne le faisait ordinairement dans ses livres, attribue-le à la littérature grecque : il s'y est à l'évidence passionnément consacré dans sa vieillesse. Mais que dire de plus ? C'est maintenant le discours de Caton lui-même qui va faire apparaître toute ma conception de la vieillesse.

4. SCIPION . Je m'étonne souvent avec Caius Lélius qui m'accompagne, de ta sagesse en tout exceptionnelle et parfaite , et surtout de ceci : je n'ai jamais pensé que la vieillesse te soit pénible ; elle est si insupportable à la plupart des gens âgés qu'ils en parlent comme d'une charge plus lourde que l'Etna !

CATON. Vous paraissez, Scipion et Lélius, vous étonner d'une affaire qui n'a rien de compliqué : les gens qui n'ont en eux-mêmes aucune ressource pour vivre bien et avec bonheur [ad bene beateque vivendum] trouvent tout âge pénible ; mais ceux qui recherchent tous les biens en eux-mêmes ne peuvent considérer comme mauvais ce que la nécessité naturelle [naturae necessitas] leur apporte. Dans ce domaine on trouve avant tout la vieillesse, que tout le monde souhaite atteindre mais qu'on rejette quand on y est : beau résultat de l'inconséquence et de l'extravagance de notre faiblesse d'esprit ! Les gens disent qu'elle s'insinue plus vite qu'ils ne l'auraient estimé : mais qui les a forcés à se tromper dans leur estimation ? Comment en effet la vieillesse a-t-elle sournoisement remplacé la jeunesse, plus vite que la jeunesse n'avait remplacé l'enfance ? Et en quoi la vieillesse leur serait-elle moins pénible s'ils vivaient huit cents ans plutôt que quatre-vingts ? Si lentement que se soit écoulé le temps passé, aucune consolation ne pourrait adoucir une vieillesse privée de raison [stultam senectutem].

5. Si donc vous admirez souvent ma sagesse [sapientiam] (que je souhaite digne de votre opinion et de mon surnom !), voici en quoi nous sommes sages : nous suivons comme un dieu la direction indiquée par l'excellente nature et nous lui obéissons. De sa part, il n'est pas logique, alors que toutes les périodes de l'âge ont été si bien définies, que son dernier acte ait été négligé, comme par un poète sans art. Il a pourtant bien fallu qu'il y ait un dernier stade, flétri et périssable, comme pour les baies des arbres et les fruits de la terre, une fois leur maturité révolue, et le sage doit le supporter paisiblement. Refuser la nature, qu'est-ce d'autre que le combat des Géants contre les dieux ?

6. Lélius. Eh bien, Caton, tu nous feras un très grand plaisir - je parle aussi au nom de Scipion -, puisque nous espérons, nous voulons évidemment devenir des vieillards, si nous pouvons apprendre de toi bien avant le terme comment supporter le plus facilement un âge qui se fait toujours plus pesant.

CATON. Je le ferai très volontiers, surtout si cela doit vous être, comme tu le dis, agréable à tous les deux.

Lélius. Si cela ne t'ennuie pas, Caton, nous désirons vraiment voir à quoi ressemble l'endroit où tu es parvenu, après avoir parcouru pour ainsi dire cette longue route qu'il nous faut aussi entreprendre.

⁴ Caius Laelius, ami du premier Africain (voir note 5)

⁵ Scipion : surnom de la gens Cornelia, qui compte parmi ses membres Publius Cornelius Scipio Africanus (~235 - ~183), "Scipion l'Africain", vainqueur du chef Carthaginois Hannibal, ce qui mit fin à la seconde guerre punique, et Publius Cornelius Scipio Aemilianus (~185 - ~129), dit "le second Africain", qui vainquit définitivement et fit raser Carthage en ~147.

III. 7. CATON. Je vais faire mon possible, Lélius. J'ai souvent constaté les plaintes de mes contemporains - qui se ressemble s'assemble, selon le proverbe - comme Caius Salinator ou Spurius Albinus, des consulaires ⁶ à peu près de mon âge qui se plaignaient souvent, tantôt de ne plus goûter les plaisirs [voluptatibus] sans lesquels la vie, selon eux, ne vaut rien, tantôt d'être délaissés par ceux qui auparavant les avaient fréquentés. Mais à mon avis ils ne mettaient pas en cause ce qu'il fallait mettre en cause. Car si cela arrivait par la faute de la vieillesse, les mêmes désagréments me viendraient normalement comme aux autres gens âgés : or j'en ai connu beaucoup qui vivaient leur vieillesse sans se plaindre, qui supportaient plutôt bien d'être libérés des chaînes du plaisir [voluptatum vinculis], sans être pour autant méprisés par leurs proches. La raison de ce type de plaintes se trouve dans la façon de vivre, non dans l'âge. Car des vieillards raisonnables, ni revêches ni inhumains, mènent une vieillesse supportable ; au contraire la brutalité et l'inhumanité sont pénibles pour tout âge.

8. Lélius. Tu as raison, Caton. Mais on te dira peut-être que si la vieillesse te paraît plus supportable, c'est grâce à tes biens, ta richesse et ta position, ce qui n'est pas le cas de la majorité des gens.

CATON. Il est vrai que cela compte, Lélius, mais tout n'est certainement pas là. Thémistocle ⁷, dit-on, eut une discussion avec un habitant de Sériphos ⁸ qui lui disait qu'il avait atteint le succès non par sa propre gloire, mais par celle de sa patrie ; Thémistocle répondit : "Par Hercule, si j'habitais, moi, à Sériphos, je ne serais pas aussi connu ; mais toi, même Athénien, tu n'aurais jamais été célèbre." On peut dire la même chose de la vieillesse : car la vieillesse ne peut être supportable dans l'extrême pauvreté, et elle ne peut pas être insupportable pour un insensé même dans la plus insolente richesse.

9. A l'évidence, Scipion et Lélius, les armes les mieux adaptées de la vieillesse, ce sont les connaissances et la pratique des vertus [artes exercitationesque virtutum] qui, exercées à tout âge, quand on a vécu longtemps et pleinement, produisent des fruits merveilleux : non seulement elles ne font jamais défaut, même dans les derniers temps de la vie (ce qui est déjà très important), mais aussi parce que la conscience d'avoir bien mené sa vie et le souvenir d'avoir bien agi sont très agréables.

IV. 10. Quand j'étais jeune homme, je me suis pris d'affection pour Quintus ⁹ Maximus (celui qui a repris Tarente), le considérant comme mon égal, malgré son grand âge : il y avait chez lui une gravité mêlée de bienveillance, et l'âge n'avait pas modifié son tempérament. Certes j'ai commencé à le voir alors qu'il n'était pas encore très vieux, bien que déjà avancé en âge : il avait été consul pour la première fois un an après ma naissance ; quand il l'a été pour la deuxième fois, je suis parti avec lui comme tout jeune soldat, et cinq ans après à Tarente. Puis quatre ans plus tard, je suis devenu questeur, sous le consulat de Tuditanus et de Cethegos ; dans le même temps, désormais très âgé, il soutenait la loi Cincia sur les présents et les récompenses. Il faisait la guerre comme un jeune homme malgré son grand âge, et il atténuait par son endurance la fougue juvénile d'Hannibal. Ennius en fait ce brillant éloge :

⁶ Anciens consuls.

⁷ Thémistocle (env. ~525 - env. ~460) : politique brillant et grand orateur athénien.

⁸ Ile des Cyclades, archipel de la mer Egée.

⁹ Les prénoms latins masculins sont habituellement abrégés ; ils figurent ici intégralement. Leur liste est brève : les voici avec leurs abréviations :

A. : Aulus - Ap. : Appius - C. : Caius (ou Gaius) - Cn. : Cnaeus (ou Gnaeus) - D. : Decimus - K. : Kaeso - L. : Lucius - M. : Marcus - M' : Manlius - Mam. : Mamercus - N. : Numerius - P. : Publius - Q. : Quintus - Ser. : Servius - Sex. : Sextus - Sp. : Spurius - T. : Titus - Ti. : Tiberius

“Un seul homme a, par sa patience, sauvé notre patrie ;
Il faisait passer l'intérêt commun avant les rumeurs,
Et maintenant sa gloire brille toujours plus.” ¹⁰

11. Avec quelle ténacité, avec quelle détermination il reprit Tarente ! En tout cas, j'étais là quand Salinator, qui avait perdu la ville et s'était réfugié dans la citadelle, se vantait en disant : “C'est grâce à moi, Quintus Fabius, que tu as repris Tarente” ; il répondit en riant : “C'est vrai : si tu ne l'avais pas perdue, je ne l'aurais jamais reprise !” Il est vrai aussi qu'il n'a jamais été plus brillant dans les faits d'armes que quand il portait la toge ; pendant son second consulat, alors que son collègue Spurius Carvilius évitait d'intervenir, il s'est dressé autant qu'il a pu contre le tribun de la plèbe Caius Flaminius qui voulait, contre l'avis du sénat, partager en lots individuels le territoire de la Gaule et du Picénum. Malgré sa charge d'augure, il a eu le courage de dire que ce qui était favorable à l'État bénéficiait des meilleurs auspices, alors que ce qui était défavorable à l'État rencontrait des auspices défavorables...

12. J'ai vu beaucoup de qualités exceptionnelles chez cet homme, mais rien n'a égalé en grandeur la façon dont il a supporté la mort de son fils, célèbre ancien consul. Tout le monde connaît l'éloge funèbre qu'il en a fait : quand on le lit, quel philosophe supporte la comparaison ? Et ce n'était pas seulement dans l'éclairage de la vie publique et aux yeux de ses concitoyens qu'il était admirable : il l'était encore plus intérieurement, chez lui. Quelle qualité d'expression, quelles leçons, quelle immense connaissance de l'antiquité, quelle science du droit des augures ! Sa culture littéraire ? considérable, comme il est naturel chez un Romain. Sa mémoire retenait tout, les guerres civiles comme les guerres étrangères. Je profitais alors avidement de sa conversation, comme si j'avais deviné ce qui est arrivé : après sa mort, je n'aurais plus personne de qui retenir les leçons.

V. 13. Mais pourquoi parler aussi longtemps de Maximus ? Vous le comprenez évidemment : on n'a pas le droit de dire qu'une telle vieillesse a été malheureuse. Bien sûr, tout le monde ne peut pas être un Scipion ou un Maximus, et se rappeler les villes assiégées, les combats sur terre et sur mer, les guerres qu'on a menées, les triomphes. On peut voir aussi la vieillesse tranquille et douce d'une vie passée dans le calme, la vertu et le goût [quiète et pure atque eleganter] ; c'est ce que nous montre Platon qui est mort à quatre-vingt-un ans en écrivant, ou Isocrate qui nous dit avoir écrit son livre intitulé *Panathénaique* à quatre-vingt-quatorze ans et a ensuite vécu cinq ans de plus. Son maître, Gorgias de Léontium, parcourut cent sept ans sans jamais mettre un terme à son application et à son travail ; quand on lui demanda pourquoi il désirait vivre si longtemps, il répondit : “Je n'ai rien à reprocher à la vieillesse.” Voilà une réponse magnifique, et bien digne d'un bel esprit.

14. Car les ignorants reportent sur la vieillesse leur défauts et leur responsabilité, contrairement à Ennius que j'ai cité tout à l'heure :

“Comme le vaillant coursier

¹⁰ Voir note 1

qui a souvent vaincu à Olympie dans la dernière ligne droite,
se repose maintenant, exténué, dans son grand âge.”¹¹

Il compare sa vieillesse à celle d'un cheval valeureux et victorieux. Vous pouvez bien sûr vous souvenir de lui, car nos consuls d'aujourd'hui, Titus Flaminus et Manlius Acilius ont été élus dix-neuf ans après sa mort ; il est mort sous le deuxième consulat de Cépion et de Philippe, quand, à soixante-cinq ans, la voix puissante et la poitrine solide, je soutenais la loi Vosconia. A soixante-dix ans - il est allé jusque là - il supportait les deux charges qu'on juge aujourd'hui les plus pénibles, la vieillesse et la pauvreté, d'une façon telle qu'il semblait y prendre du plaisir !

15. En tout cas, quand je fais le tour de la question, je trouve quatre raisons qui font paraître la vieillesse déplorable ; la première, c'est qu'elle écarte des affaires ; la seconde, qu'elle affaiblit le corps ; la troisième, qu'elle prive de presque tous les plaisirs ; et la quatrième, qu'elle est proche de la mort. Si vous voulez, voyons dans quelle mesure chacune de ces raisons est juste.

VI. Elle éloigne des affaires : lesquelles ? celles qui sont traitées par la jeunesse vigoureuse ? N'existe-t-il donc pas d'affaires qui intéressent les vieillards et qui puissent être réglées par l'esprit malgré la faiblesse physique ? Il ne faisait donc rien, Quintus Maximus, et rien non plus Lucius Paulus, ton père, beau-père de cet homme admirable qu'était mon fils ? Et tous les autres, les Fabricius, les Curius, les Coruncanius, quand ils oeuvraient pour l'Etat avec détermination et responsabilité, ils ne faisaient rien ?

16. Appius Claudius¹² n'était pas seulement vieux : il était aussi aveugle ; pourtant, le jour où le sénat émit l'avis de signer un traité de paix avec Pyrrhus, il n'hésita pas à prononcer ces mots qu'Ennius reproduit dans ses vers :

“Où vos esprits insensés, qui auparavant se montraient rigoureux, vont-ils se perdre ?”¹³

Et le reste est d'une gravité profonde : vous connaissez bien ce poème ; d'ailleurs le discours d'Appius existe encore. Il le prononça dix-sept ans après son deuxième consulat, qui avait suivi de dix ans le premier, avant lequel il avait été questeur. On voit bien par là qu'il était très âgé lors de la guerre contre Pyrrhus ; c'est ce que nous ont transmis nos pères.

17. Ceux qui déniaient à la vieillesse la participation aux affaires n'ont donc aucun argument : ils font penser aux gens qui disent que le pilote ne fait rien quand on navigue, alors que certains grimpent aux mâts, que d'autres courent sur le pont, que d'autres curent le fond de cale : lui, le gouvernail en main, il est tranquillement assis à la poupe, sans rien faire de ce que font les autres. Mais ce qu'il fait est beaucoup plus important. Les grandes actions ne se font pas par la force, la précipitation ou la vivacité physique, mais par

¹¹ Voir note 1

¹² Appius Claudius Caecus : censeur célèbre, surtout connu pour avoir commencé la construction de la grande route du sud, la voie Appienne (via Appia) en ~339.

¹³ Voir note 1

la détermination, la responsabilité, la réflexion. C'est ce dont la vieillesse non seulement ne manque pas, mais même s'enrichit.

18. Peut-être que, après avoir été soldat, puis tribun, puis légat, puis consul, engagé dans différentes sortes de guerres, je vous parais inactif [cessare], maintenant que je ne fais plus de guerres. Mais j'indique au sénat ce qu'il faut faire, et comment le faire. Avant tout le monde je déclare la guerre à Carthage qui a depuis longtemps contre nous des intentions coupables. Je ne cesserai d'avoir des craintes à son sujet que lorsque j'aurai appris sa destruction. ¹⁴

19. Que les dieux immortels te réservent cette gloire, Scipion, et t'accordent de poursuivre l'œuvre de ton grand-père ! Il y a maintenant trente-trois ans qu'il est mort, mais toutes les années à venir garderont le souvenir de cet homme admirable. Il est mort l'année précédant ma censure, neuf ans après mon consulat ; et pendant mon consulat il avait de nouveau été élu consul. S'il avait vécu cent ans, devrait-il avoir honte de sa vieillesse ? Il ne ferait pas d'excursion, d'assauts, ne combattrait pas de loin avec la lance, ni de près avec le glaive, mais il exercerait son esprit de décision, sa raison, son jugement [consilio, ratione, sententia]. Si ces qualités ne se trouvaient pas chez les vieillards, nos ancêtres n'auraient pas nommé le grand conseil "sénat" ¹⁵.

20. Chez les Lacédémoniens en tout cas, ceux qui exercent la plus haute magistrature sont appelés "vieillards", ce qu'ils sont en réalité. Et si vous voulez lire ou entendre raconter ce qui s'est passé hors de chez nous, vous trouverez que les plus grands états ont été ruinés par des jeunes gens, mais soutenus et restaurés par des vieillards.

"Dites-moi comment vous avez pu ruiner si vite un état si puissant."

Cette question est posée dans le *Ludo* de Naevius ¹⁶. Différentes réponses y sont données, dont celle-ci :

"Il est apparu de nouveaux orateurs, de jeunes insensés."

On le voit bien : la témérité est propre à la jeunesse en fleur, et la sagesse à la vieillesse.

21. Mais la mémoire diminue. C'est vrai, si on ne l'entraîne pas, ou même si on est naturellement lent. Thémistocle connaissait tous ses concitoyens par leurs noms ; allez-vous penser que, l'âge venant, il se soit mis à saluer Aristide en l'appelant Lysimaque ? Pour ma part, je connais non seulement mes contemporains, amis leurs pères et leurs aïeux ; et je n'ai pas peur de lire les épitaphes et de perdre ainsi, comme certains le croient, la mémoire ; car c'est en les lisant que je conserve la mémoire... des morts. Je n'ai jamais non plus

¹⁴ Caton était convaincu que Carthage, après la seconde Guerre Punique, avait reconstitué ses forces et menaçait gravement Rome : il terminait tous ses discours au sénat par les mots : "et en outre, il faut détruire Carthage".

¹⁵ Les mots *senex* (vieillard) et *senatus* (sénat) ont la même origine.

¹⁶ Poète latin (~270 - ~201), soldat de la première guerre punique, et auteur d'une épopée intitulée *Punicum Bellum*.

entendu parler d'un vieillard qui aurait oublié l'endroit où il avait caché son trésor. Les vieillards se soucient de ce qui les tracasse, de leurs engagements, de leurs débiteurs, de leurs créanciers.

22. Et les vieillards jurisconsultes, pontifes, augures, philosophes, quelle immense mémoire ils ont ! Les vieillards conservent l'intelligence, pourvu que se maintiennent l'application et l'activité ; et ce non seulement chez des gens connus qui exercent des activités des responsabilités, mais aussi dans le calme de la vie privée. Sophocle a écrit ses tragédies jusque dans l'extrême vieillesse ; et comme il paraissait, à cause de ce travail, négliger ses affaires familiales, il fut attaqué en justice par ses enfants pour que les juges l'écartent du patrimoine familial en le reconnaissant comme fou ; c'est ainsi que chez nous on interdit aux pères qui gèrent mal leurs affaires de disposer de leurs biens. À ce qu'on raconte, le vieux Sophocle a raconté devant les juges la pièce qu'il avait avec lui et qu'il venait décrire, *Œdipe à Colone*, puis il leur a demandé si elle leur semblait l'œuvre d'un fou : les juges l'ont libéré, sitôt sa lecture terminée.

23. Est-ce que Sophocle, est-ce qu'Homère, Hésiode, Simonide, Stésichore, est-ce qu'Isocrate et Gorgias, dont j'ai parlé antérieurement, est-ce que les plus grands des philosophes, Pythagore, Démocrite, est-ce que Platon, Xénocrate, puis Zénon, Cléanthe, ou bien Diogène le Stoïcien que vous avez vous-mêmes vu à Rome, est-ce qu'ils ont tous été contraints par la vieillesse à perdre la parole ? Est-ce que chez tous ces hommes l'activité intellectuelle [studiorum agitatio] n'a pas duré autant que la vie ?

24. Mais laissons de côté ces divines études : je peux nommer des Romains paysans du pays sabin ¹⁷, mes voisins et amis, sans lesquels pratiquement jamais aucun travail agricole important ne se fait, qu'il s'agisse des semailles, des récoltes ou de la conservation des produits. Et pourtant ce n'est pas vraiment étonnant : personne n'est vieux au point de ne pas penser pouvoir vivre encore un an. Mais en même temps ils s'appliquent à des travaux dont ils savent qu'ils ne profiteront en rien ;

“Il plante des arbres pour être utile aux générations suivantes”

comme le dit notre poète Stace dans *Les Synéphèbes*.

25. En fait, un paysan, même assez âgé à qui on demande pour qui il sème, répond sans hésiter : “Pour les dieux immortels, qui n'ont pas seulement permis que je reçoive de mes ancêtres, mais aussi que je transmette à mes descendants.” VIII. Et Cécilius [Stace] parle mieux de ce vieillard qui fait des projets d'avenir, quand il dit :

“Par Pollux, vieillesse, si quand tu arrives tu n'apportais aucun autre défaut, celui-là seul suffirait : en vivant longtemps, on voit beaucoup de choses qu'on ne voudrait pas voir.”

Mais peut-être aussi beaucoup de choses qu'on voudrait voir... Quant à ce qu'on ne voudrait pas voir, même la jeunesse y est exposée. Le même Cécilius se trompe encore plus dans ces mots :

¹⁷ Caecilius Statius, poète du II^e siècle av. J.-C., à ne pas confondre avec Publius Papinius Statius (Stace), poète de la fin du I^{er} siècle ap. J.-C.

“ Ce qui est selon moi le plus terrible dans le grand âge, c’est de sentir qu’on est déplaisant à autrui.”

26. On est au contraire agréable plutôt que déplaisant. De même que les sages vieillards ont plaisir à voir des jeunes doués d’heureuses qualités, et que la vieillesse est plus légère à ceux qui sont respectés et appréciés par la jeunesse, de même les jeunes apprécient-ils les leçons des vieillards qui les engagent à s’attacher aux vertus [virtutum] ; et je ne pense pas vous être moins agréable que vous ne l’êtes pour moi. En tout cas vous ne voyez pas seulement à quel point la vieillesse comporte vigueur et énergie : elle est aussi active, toujours occupée, déployant ses efforts, évidemment semblable dans son activité à ce qu’elle était dans les âges précédents. Et que dire de ceux qui enrichissent même leurs connaissances ? Nous voyons Solon se glorifier dans ses vers de vieillir en apprenant chaque jour quelque chose ; j’ai fait de même en m’attachant dans ma vieillesse aux lettres grecques : je me les suis vivement appropriées, comme pour étancher une soif ancienne, afin de connaître ce domaine où vous me voyez aujourd’hui puiser mes exemples. Apprenant que Socrate avait étudié la musique, je voudrais moi aussi m’y mettre - les anciens l’étudiaient - , mais c’est dans le domaine littéraire que j’ai fourni tous mes efforts.

IX. 27 Je ne désire pas non plus la vigueur de la jeunesse (c’était en effet le second des défauts de la vieillesse), pas plus que, jeune homme, je ne désirais celle du taureau ou de l’éléphant. Il faut utiliser ce qu’on a [quod est, eo decet uti] et, quoi qu’on fasse, le faire en fonction de ses forces. Y a-t-il en effet des paroles plus méprisables que celles de Milon de Crotonne ? Il était déjà âgé et, voyant sur un stade des athlètes s’entraîner à la course, il considéra, dit-on ses bras et gémit : “Ils sont déjà morts !” Tes bras, non, c’est plutôt toi, radoteur ! Ce n’est jamais de toi-même, mais de tes flancs et de tes bras que tu as tiré ta renommée. Rien de tel chez Sextus Aelius, ni bien avant chez Tibérius Coruncanius, ni aujourd’hui chez Publius Crassus, qui prescrivait le droit à leurs concitoyens, et dont la sagesse [prudential] s’est manifestée jusqu’à leur dernier souffle.

28. Je crains cependant que l’orateur, lui, ne soit affaibli par la vieillesse : c’est une fonction qui ne demande pas que de l’intelligence [ingenii], mais aussi du coffre et des forces. Certes chez les vieillards la voix reste encore brillante, je ne sais pour quelle raison ; je n’ai pas encore perdu la mienne, et vous voyez mon âge. Mais en fait c’est un ton de conversation calme et détendu qui convient au vieillard, et chez le vieillard cultivé c’est un discours équilibré et apaisé qui s’assure par lui-même une audience. Et s’il n’était pas possible de s’y conformer, on pourrait pourtant conseiller Scipion et Lélius ! Car quoi de plus agréable qu’une vieillesse sollicitée par la soif de connaître de la jeunesse ?

29. Ne laisserions-nous pas à la vieillesse des possibilités d’instruire, d’éduquer, de préparer la jeunesse à toutes sortes de devoirs [ut adolescentis doceat, instituat, ad omne officii munus instruat] ? Y a-t-il rien de plus beau que ces efforts ? Cnéus et Publius Scipion, et tes deux aïeux Lucius Aemilius et Publius Africanus, me paraissaient heureux d’être en compagnie de jeunes nobles ; et aucun des gens qui enseignent les vertus ne peut être tenu pour malheureux, même si ses forces déclinent et lui manquent. D’ailleurs ce manque de force se produit plus souvent à cause des vices de la jeunesse que de la vieillesse : une jeunesse qui se laisse aller sans modération [intemperans] obtient pour résultat l’épuisement du corps chez le vieillard.

30. Chez Xénophon, on voit Cyrus affirmer, en mourant à un âge très avancé, qu’il n’avait jamais senti sa vieillesse plus faible que ne l’avait été sa jeunesse. Je me souviens de Lucius Metellus, quand j’étais enfant :

quatre ans après son second consulat, il devint Grand Pontife ¹⁸ et assuma cette fonction pendant vingt-deux ans ; il avait une telle énergie jusqu'aux derniers moments de sa vie qu'il ne regrettait pas sa jeunesse. je n'ai rien à dire de moi à ce sujet, bien que je sois vieux maintenant et que mon âge me le permette.

31. Ne voyez-vous pas, chez Homère, comment Nestor passe son temps à louer ses propres mérites ? C'était déjà la troisième génération d'hommes qu'il voyait, et il n'avait pas à craindre de paraître trop arrogant ou trop bavard en se félicitant à juste titre. D'ailleurs, comme le dit Homère, "de sa bouche coulait un discours plus doux que le miel", et pour atteindre cette douceur il ne lui manquait aucune force physique. Et pourtant le chef suprême de la Grèce ne souhaite en aucun cas avoir dix combattants semblables à Ajax, mais dix semblables à Nestor : si c'est le cas, aucun doute que Troie ne tombe bientôt !

32. Mais revenons-en à moi. Quatre-vingt-trois ans. Bien sûr, j'aimerais pouvoir me glorifier, comme Cyrus ; mais je peux pourtant dire ceci : je n'ai plus évidemment les forces que j'avais quand j'étais simple soldat pendant la guerre punique, ou questeur pendant cette même guerre, ou consul en Espagne, ou quatre ans plus tard, quand j'ai combattu farouchement comme tribun militaire près des Thermopyles sous les ordres du général Manlius Glabrio ; et pourtant, vous pouvez le voir, la vieillesse ne m'a pas épuisé totalement, ni découragé ; ni le sénat, ni la tribune des Rostres, ni mes amis, mes clients, mes hôtes, ne déplorent la défection de mes forces. Et je n'ai jamais approuvé ce proverbe ancien, et apprécié, qui dit : "Si tu veux avoir une longue vieillesse, deviens vieux de bonne heure". J'aimerais mieux être moins longtemps vieillard qu'être vieux avant l'âge. Et personne jusqu'à présent personne n'a cherché à me voir sans être reçu parce que j'étais occupé.

33. J'ai moins de force que chacun de vous deux. Mais vous-mêmes n'avez pas les forces du centurion Titus Pontus : vous est-il pour autant supérieur ? Il suffit d'utiliser ses forces avec raison, et de faire des efforts dans la mesure de ses moyens ; on n'aura pas alors à regretter ses forces. On dit que Milon a parcouru le stade d'Olympie en portant un boeuf sur ses épaules : préférerais-tu recevoir sa force corporelle ou l'intelligence de Pythagore ? Utilise enfin ce don tant qu'il est là. Une fois disparu, il n'est pas à regretter, pas plus les jeunes ne doivent regretter leur enfance ou, un peu plus tard, leur jeunesse. Le cours de la vie est défini, le chemin de la nature est unique et simple [una via naturae, eaque simplex], un moment précis a été attribué à chaque partie de la vie, si bien que la faiblesse des enfants, le caractère farouche des jeunes, la gravité de l'âge adulte et la maturité de la vieillesse ont un caractère naturel qui doit être accepté au moment approprié [naturale quiddam habeat, quod suo tempore percipi debeat].

34. Je pense que tu sais, Scipion, ce que fait Massinissa, l'hôte de ton grand-père, aujourd'hui qu'il a quatre-vingt-dix ans : quand il entreprend un voyage à pied, il ne monte jamais à cheval ; s'il l'a commencé à cheval, il n'en descend pas ; ni la pluie ni le froid ne peuvent l'amener à se couvrir la tête. Sa santé physique est considérable ; et il assume ainsi tous les devoirs et toutes les attributions d'un roi. L'entraînement et la tempérance peuvent donc bien préserver jusque dans la vieillesse une part de la puissance originelle. XI. Les forces n'existent plus dans la vieillesse ; mais on ne demande pas de force à la vieillesse ; grâce aux lois et aux usages, notre âge est exonéré des charges qui ne peuvent être assumées sans force physique. Voilà pourquoi on ne nous force pas à faire non seulement ce que nous ne pouvons pas faire, mais même ce que nous pourrions faire.

¹⁸ La plus haute autorité religieuse, responsable de l'organisation des cultes, chef de la religion nationale.

35. Pourtant de nombreux vieillards sont si faibles qu'ils ne peuvent assumer aucune fonction ou même aucune charge de la vie : ce n'est pas un défaut propre à la vieillesse, mais plutôt d'une manière générale à la santé. Comme il était faible, le fils de Publius Africanus, celui qui t'a adopté, qu'il était de santé fragile, ou même inexistante ! Si ce n'avait pas été le cas, il aurait été considéré comme une seconde lumière pour la cité, car à la grandeur d'âme de son père venait s'ajouter une culture plus riche. Quoi d'étonnant que des vieillards soient parfois affaiblis quand les jeunes eux-mêmes ne peuvent éviter de l'être ? Il faut, Lélius et Scipion, tenir tête à la vieillesse, il faut compenser ses faiblesses par un soin attentif, lui livrer combat comme on se bat contre la maladie,

36. avoir le souci de sa santé, faire raisonnablement de l'exercice, manger et boire de façon à restaurer ses forces et non à les étouffer. En vérité il ne faut pas seulement s'occuper de son corps, mais encore beaucoup plus de son intelligence et de son esprit [menti atque animo] ; car eux aussi sont éteints par la vieillesse comme une lampe qu'on n'alimenterait pas en huile. Certes les corps s'alourdissent par l'épuisement dû à l'exercice, mais les esprits, eux, s'allègent en s'entraînant. Car quand Cécilius parle de "stupides vieillards de comédie", il veut dire crédules, sans mémoire, négligents ; ces défauts sont ceux non pas de la vieillesse, mais d'une vieillesse inactive, indolente, assoupie. L'insolence, la débauche caractérisent mieux les jeunes que les vieux, et encore pas tous les jeunes, ceux qui ne sont pas vertueux ; de même cette stupidité sénile qu'on nomme habituellement démence caractérise les vieillards inconsistants [senum levium], et non tous les vieillards.

37. Quatre fils vigoureux, cinq filles, un grand domaine, de nombreux clients¹⁹, c'est ce que gouvernait Appius, vieillard aveugle, car il avait l'esprit tendu comme un arc, et il ne s'effondrait pas, privé de forces, sous la vieillesse. Il exerçait sur les siens non seulement son autorité, mais son pouvoir : ses esclaves le craignaient, ses enfants le respectaient, il était aimé de tous. Dans ce domaine d'exception, la tradition et la discipline ancestrales se portaient bien.

38. Ainsi donc la vieillesse est-elle honorable si elle se défend par elle-même, si elle préserve solidement son propre droit, si elle ne se livre à personne, si jusqu'au dernier souffle elle règne sur les siens. J'apprécie autant un jeune qui a en lui quelque chose du vieillard qu'un vieillard qui a en lui quelque chose du jeune homme. Si l'on se plie à cela, on pourra être vieux dans son corps, jamais dans son esprit [animus]. Je travaille actuellement sur le septième livre des *Origines*, et je recueille tous les souvenirs de l'antiquité. En ce moment surtout, je parais les discours de toutes les causes célèbres que j'ai plaidées, je m'occupe du droit des augures, des pontifes, du droit civil ; je suis également beaucoup dans la littérature grecque, et pour entraîner ma mémoire à la manière des Pythagoriciens, je me remémore totalement le soir ce que j'ai appris, dit, fait dans la journée. Voilà les exercices de mon intelligence, voilà les pistes de course de mon esprit : je m'y dépense, j'y travaille d'arrache-pied, et je n'ai aucun regret de mes forces physiques. Je rends service à mes amis, je viens souvent au sénat où j'apporte des idées mûrement réfléchies grâce aux forces de mon esprit [animus], non de mon corps. Et si je ne pouvais plus m'adonner à ces activités, c'est dans mon lit que j'aurais plaisir

¹⁹ Les classes sociales les plus favorisées entretiennent une "clientèle", constituée de gens issus de la classe moyenne ruinée par les guerres. Ces gens vivent en parasites, bénéficiant quotidiennement de la "sportule" (panier-repas).

"Sur 450 000 citoyens qui habitent Rome en 70 av. J.-C., 320 000 vivent des distributions de blé gratuit. Parmi les autres, beaucoup attendent la sportule de quelques uns." (Jean Chevalier, cité par le *Guide romain antique*, Ed. Hachette. Ce guide fournit de nombreux renseignements sur tous les domaines de la vie romaine dans toute la durée de son histoire.)

à réfléchir à ce qui me serait devenu impossible en action. Mais c'est grâce à ma vie passée que cela m'est encore possible. Dans ces travaux studieux, on ne sait pas toujours quand la vieillesse s'insinue. Ainsi l'âge avance-t-il insensiblement, petit à petit, ne s'interrompt pas brutalement, mais s'éteint dans sa durée.

XII. 39. Vient ensuite le troisième reproche qu'on adresse à la vieillesse : elle n'offre plus, paraît-il, les plaisirs des sens [voluptatibus] : quel magnifique présent de l'âge, qui nous ôte ce qu'il y a de pire dans la jeunesse ! Écoutez donc, excellents jeunes gens, le discours que tenait autrefois Architas de Tarente, un homme d'une importance exceptionnelle ; je l'ai recueilli quand j'étais à Tarente avec Quintes Maximus. Selon lui, aucun fléau plus mortel que le plaisir du corps n'a été donné à l'homme par la nature ; ses désirs insatiables [voluptatis avidae] sont incités à l'obtenir, aveuglément et sans frein [temere et ecfrenate].

40. Voilà pourquoi on trahit la patrie, pourquoi on renverse les états, pourquoi on traite clandestinement avec l'ennemi ; aucun forfait, aucun crime enfin qui n'ait été engagé sans l'influence de la recherche du plaisir sensuel. Les débauches, les adultères, tous les scandales du même ordre ne se produisent par aucun autre attrait que celui du plaisir sensuel. La nature, ou bien quelque dieu, n'avait rien apporté de meilleur à l'homme que l'intelligence : rien n'est aussi nuisible à ce présent et à ce don divin que le plaisir sensuel.

41. Quand la débauche domine, il n'y a pas de place pour la modération ; et sous le règne du plaisir, la valeur morale ne peut en aucun cas subsister. Pour que ce soit plus facile à imaginer, Architas invitait à se représenter un homme saisi du plus grand plaisir qu'il soit possible d'éprouver : selon lui, il n'était douteux pour personne que tant qu'il ressentirait ce plaisir, il ne pourrait mettre en œuvre aucune activité intellectuelle, aucun jugement, aucune réflexion [nihil agitare mente, nihil ratione, nihil cogitatione]. Rien n'est donc aussi détestable ni aussi funeste que le plaisir sensuel puisque, quand il est trop important ou trop long, il éteint toute lumière spirituelle animi lumen]. Ces paroles, Architas les a prononcées devant Caius Pontius le Samnite, le père de celui qui battit les consuls Spurius Postumius et Titus Veturius à la bataille de Soudium : c'est ce que mentionnait Néarchus de Tarente, notre hôte, grand ami du peuple romain ; il l'avait appris de ses ancêtres ; l'Athénien Platon aurait participé à cette conversation : d'après mes recherches, il est venu à Tarente quand Lucius Camillus et Appius Claudius étaient consuls.

42. Pourquoi tout ceci ? Pour que vous compreniez que, si nous ne pouvons pas repousser le plaisir par la raison et la sagesse [ratione et sapientia], nous devons une grande reconnaissance à la vieillesse qui fait qu'on n'éprouve pas de plaisir à ce qui n'est pas convenable. Car le plaisir est un obstacle à la réflexion, s'oppose à la raison, obstrue pour ainsi dire les yeux de l'esprit et n'a aucun lien avec la vertu [Impedit enim consilium voluptas, rationi inimica est, mentis, ut ita dicam, praestringit oculos, nec habet ullum cum virtute commercium]. J'ai fait à contrecœur expulser du sénat, sept ans après son consulat, Lucius Flaminius, le frère de l'excellent Titus Flaminius ; j'ai considéré qu'il fallait condamner sa vie déréglée : alors qu'il était consul en Gaule, au cours d'un banquet, il a été entraîné par une prostituée à exécuter à la hache un des prisonniers enchaînés condamnés à la peine capitale. Tant que son frère était censeur, juste avant que j'exerce cette charge, il a échappé aux poursuites. Mais Flaccus et moi n'avons pu en aucune manière approuver un dérèglement si scandaleux et si pervers qui alliait son infamie personnelle au déshonneur pour sa fonction officielle.

43. J'ai souvent raconté ceci par mes ancêtres, qui disaient l'avoir appris des leurs quand ils étaient enfants : Cabus Fabricius s'étonnait souvent, quand il était ambassadeur auprès du roi Pyrrhus, de ce que racontait Cinéas le Thessalien ; il y avait à Athènes un homme qui se prétendait philosophe et qui disait que toutes

nos actions doivent être orientées vers le plaisir des sens. Quand Manlius Curius et Tibérius Coruncanius entendaient ces paroles, ils souhaitaient que les Samnites et Pyrrhus s'en persuadent afin que, s'étant livrés au plaisir, ils fussent d'autant plus facilement vaincus ! Manlius avait côtoyé Publius Décimus qui s'était sacrifié pour l'Etat pendant son quatrième consulat, cinq ans avant le consulat de Curius. Fabricius le connaissait, Coruncanius le connaissait. Tous deux, tant à partir de leur propre vie qu'à partir de l'acte de ce Décimus dont je parle, croyaient qu'il existait évidemment quelque chose de beau et d'exceptionnel par nature, que tous les honnêtes gens doivent rechercher et suivre clairement, dans le mépris et la condamnation du plaisir [spreta et contempta voluptate].

44. Mais pourquoi parler autant du plaisir ? Parce qu'en ne regrettant vivement aucun plaisir, la vieillesse ne mérite aucun reproche, mais se montre au contraire digne de toutes les louanges. Elle ne connaît pas les banquets, les tables somptueuses, le vin qui coule à flots ; elle ne connaît donc pas l'ivrognerie, les aigreurs d'estomac et le manque de sommeil. Mais s'il faut accorder quelque chose au plaisir, puisqu'il ne nous est pas si facile de s'opposer à ses charmes - Platon nomme divinement le plaisir "appât des maux", parce que les hommes s'y laissent prendre comme des poissons -, même si la vieillesse ignore les banquets sans retenue, elle peut néanmoins trouver du plaisir à des réceptions raisonnables. Dans mon enfance, j'ai souvent vu le vieux Caius Duellius, le fils de Marcus qui le premier a vaincu les Carthaginois sur mer, revenir d'un dîner ; il aimait les torches de cire et le joueur de flûte qui l'accompagnait, plaisirs sans autre exemple chez un simple particulier : voilà toute la licence que lui donnait sa gloire !

45. Mais pourquoi parler des autres ? Je reviens maintenant à moi-même. D'abord, j'ai toujours eu des amis ; ces amitiés se sont construites quand j'étais questeur, au moment où on a inauguré le culte d'Ida dédié à la Grande Mère. Nous passions des soirées entre amis, dans une grande modération [modice], tout en ressentant une certaine ardeur due à notre âge. ; quand le temps passe, les choses s'apaisent de jour en jour. Et je ne mesurais pas moins l'agrément des banquets à la rencontre avec mes amis et aux conversations qu'aux plaisirs des sens : nos ancêtres ont eu raison de nommer le fait de s'installer à table avec des amis assemblée de "convives", parce que c'est un rassemblement de vies ; c'est mieux en tout cas que les Grecs qui parlent tantôt de "réunion de buveurs", tantôt de "réunion de mangeurs", paraissant ainsi accorder la plus grande importance à ce qui, dans ce domaine, en a le moins.

XIV. 46. En vérité c'est aussi grâce aux charmes de la conversation que j'aime les festins prolongés, et pas seulement avec les gens de mon âge, qui ne sont plus bien nombreux, mais aussi avec vous et les gens de votre génération ; j'ai beaucoup de reconnaissance pour la vieillesse qui a accru mon vif désir de converser et m'a débarrassé de celui de boire et de manger. S'il y a quelqu'un que ces plaisirs attirent (je ne veux pas paraître avoir déclaré une guerre acharnée au plaisir, dont il existe peut-être une limite [naturalis modus]), je ne crois pas que la vieillesse manque de sensibilité, même dans ces plaisirs-là. Ce qui me plaît en fait, ce sont à la fois ces leçons qui nous viennent de nos ancêtres, cette conversation, la coupe à la main, qui selon la mode ancienne part du convive le plus important, et les coupes de petite taille, bues à petites gorgées, comme dans le *Banquet* de Xénophon, et la fraîcheur des soirs d'été et le soleil et la chaleur du foyer qui se succèdent en hiver ; en tout cas voilà quelle est mon habitude en pays sabin : chaque jour j'organise avec mes voisins une soirée que nous passons à parler de toutes sortes de choses le plus tard possible dans la nuit.

47. Mais le chatouillement des plaisirs n'est pas si grand chez les vieillards ; je le crois, et en plus, ils n'en ont pas le regret. Or rien n'est pénible de ce qui n'inspire pas le regret. Sophocle l'a bien dit à un homme qui lui demandait si, à son âge avancé, il pratiquait les plaisirs de l'amour : "Grâce aux dieux, c'est avec plaisir

que j'ai échappé à cela comme à un maître grossier et violent." Car pour les gens qui désirent cela il est peut-être désagréable et pénible d'en être privés, mais pour ceux qui en sont lassés et saturés, il est plus agréable d'en être privé que d'en jouir. D'ailleurs, il n'en est pas privé, celui qui n'en éprouve pas le regret. C'est pourquoi je dis qu'il est plus agréable de ne rien en regretter.

48. Si la force de l'âge apprécie plus volontiers cette sorte de plaisirs, elle apprécie d'abord des choses de peu de valeur, comme on dit, et ensuite des choses dont la vieillesse n'est en aucun cas privée, même si elle n'en dispose pas en quantité. Le spectateur du premier rang apprécie mieux le spectacle de Turpio Ambivius*, mais celui du dernier rang l'apprécie aussi : de même la jeunesse qui regarde les plaisirs de près en profite peut-être plus, mais la vieillesse qui les voit de loin se contente de les apprécier ainsi.

49. Mais quel incalculable bienfait pour l'esprit [animum], comme dégagé des obligations de la débauche, de l'ambition, de la lutte, des inimitiés, des désirs [cupiditatum] de toutes sortes, quel bienfait d'être avec soi-même, de vivre, comme on dit, avec soi-même ! En fait, pourvu qu'on trouve une sorte de pâturage d'esprit et de culture, rien n'est plus agréable qu'une vieillesse oisive. Nous voyions Cabus Galus, l'ami de ton père, Scipion, occupé presque à mesurer le ciel et la terre. Combien de fois a-t-il été surpris par la lumière du jour dans un travail commencé la nuit, combien de fois la nuit l'a-t-elle surpris dans ce qu'il avait entrepris le matin ! Quel plaisir il éprouvait à nous annoncer longtemps à l'avance les éclipses de lune et de soleil !

50. Que dire des autres centres d'intérêt plus légers, et pourtant bien prenants ? Quel plaisir Naevius a dû éprouver à composer sa *Guerre Punique* ! Et Plaute à écrire son *Truculentus* ou son *Pseudolus* ! J'ai vu aussi Livius dans sa vieillesse ; il avait fait représenter une pièce six ans avant ma naissance, sous le consulat de Centon et de Tuditanus : il a vécu jusqu'à mon adolescence. Que dire du vif intérêt porté par Publius Licinius Crassus au droit pontifical et civil, ou de celui de Publius Scipion qui est devenu Grand Pontife ces jours derniers ? Et tous ceux que j'ai rappelés, nous les avons vus, vieillards, illuminés par leurs travaux. Quant à Marcus Céthégus, qu'Ennius appelait "coeur de la persuasion", avec quelle application l'avons-nous vu s'entraîner à l'art oratoire, même vieillard ! Que valent donc les plaisirs des banquets, des jeux ou des courtisanes si on les compare à ces plaisirs-ci ? En tout cas ce goût pour la culture [studia doctrinae] qui, chez les gens sensés et bien éduqués, croît avec l'âge, Solon a bien raison d'en dire dans les quelques vers que j'ai déjà cités qu'il vieillit en apprenant chaque jour davantage de choses : aucun plaisir ne peut surpasser ceux de l'esprit [qua voluptate animi nulla certe potest esse maior].

XV. 51. J'en viens maintenant aux joies de la vie paysanne qui me plaît d'une manière incroyable : la vieillesse ne s'y oppose en rien et elles me paraissent toucher de très près à la vie du sage. Les paysans ont un rapport étroit avec la terre, qui ne rejette jamais leurs commandements et ne rend jamais ce qu'elle a reçu sans intérêts, à un taux parfois faible, mais le plus souvent important. Cependant ce n'est pas seulement le produit de la terre qui me plaît, mais aussi sa force même et sa nature. Quand elle a reçu en son sein amolli et soumis la semence répandue, elle commence par la retenir en la recouvrant, dans l'opération qu'on appelle le hersage ; puis après l'avoir attiédie par sa vapeur et son étreinte, elle en épanouit et en tire l'herbe verte qui grandit peu à peu, appuyée sur les fibres des racines, dressée en tige noueuse, et s'enferme dans son enveloppe comme en adolescence ; quand elle en sort, elle produit des fruits bien ordonnés en épis qu'elle protège par des barbes contre les attaques des oiseaux.

52. Dois-je parler de la naissance, de la plantation, de la croissance des vignes ? Je ne peux pas renoncer à

ce plaisir, qui vous fera connaître le repos et le divertissement de ma vieillesse. Je laisse de côté la puissance même de tout ce qui naît à partir de la terre : elle produit des troncs et des branches énormes à partir d'un si petit grain de figue, d'un pépin de raisin ou de graines minuscules de tous les autres fruits ou racines. Et les boutures, les rejets, les sarments, les plants, les pousses, ne sont-ils pas source d'admiration pour n'importe qui ? La vigne, en tout cas, qui a naturellement tendance à tomber, et se répand à terre si elle n'est pas soutenue, enlace pour se dresser tout ce qu'elle rencontre avec ses vrilles comme avec des mains ; quand elle se faufile en se glissant partout, l'art du paysan, taillant avec sa serpe, la force à ne pas faire proliférer ses sarments et se disperser dans tous les sens.

53. Ainsi, au début du printemps apparaît sur ce qui subsiste, aux jointures des sarments, ce qu'on appelle le bourgeon à partir duquel se montre la grappe qui, se développant grâce à la sève de la terre et à la chaleur du soleil, a d'abord un goût très acide, puis s'adoucit en mûrissant et, vêtue de pampre, bénéficie d'une tiédeur mesurée en se protégeant contre les ardeurs excessives du soleil. Qu'y a-t-il de plus plaisant que son fruit, de plus beau que son aspect ? Comme je l'ai déjà dit, ce n'est pas seulement son rapport qui me plaît, mais sa culture et sa nature mêmes, l'organisation des échalas, la fixation des extrémités, la ligature et le provignement des plants, l'élagage de certains sarments, le développement des autres. Que dire encore des arrosages, des labours et des sarclages des champs, qui rendent la terre beaucoup plus féconde ?

54. Faut-il parler de l'intérêt de fumer la terre ? Je l'ai fait dans le livre que j'ai écrit sur la vie à la campagne ²⁰ ; le savant Hésiode n'en a pas dit un mot dans ses écrits sur l'agriculture. Mais Homère, qui vécut, me semble-t-il, bien avant lui, montre Laerte ²¹ occupé à cultiver et à fumer sa terre pour atténuer la peine due à l'absence de son fils. En réalité, le bonheur de la vie à la campagne ne vient pas seulement des moissons, des prés, des vignes ou des arbustes, mais aussi des jardins ou des vergers, des bêtes qui paissent, des abeilles en essaims, des fleurs de toutes sortes. Et le plaisir ne vient pas seulement de l'ensemencement, mais aussi de la greffe, qui est l'invention la plus ingénieuse de l'agriculture.

XVI. 55. Je pourrais continuer longtemps à montrer les charmes de la vie à la campagne, mais je sens que j'ai été un peu long sur ce sujet. Ne m'en tenez pas rigueur : j'ai été pris par ma passion pour cette vie ; et puis la vieillesse est par nature un peu trop bavarde - je ne veux pas paraître l'exonérer de tout défaut ! Ainsi Manlius Curius a-t-il passé la dernière période de sa vie de cette façon, après avoir triomphé des Samnites, des Sabins, de Pyrrhus. Quand je regarde son domaine, qui n'est pas très éloigné du mien, je n'ai pas de mots pour exprimer suffisamment mon admiration devant la sobriété du personnage et la qualité des mœurs de l'époque. Les Samnites avaient apporté une grande quantité d'or à Curius, qui était assis au coin du feu : il les renvoya en disant que ce n'était pas d'avoir de l'or qui lui paraissait intéressant, mais de commander à ceux qui en avaient.

56. Un esprit si admirable pouvait-il ne pas avoir une vieillesse heureuse ? Mais venons-en aux paysans, pour rester dans ce que je connais. Dans le temps, les sénateurs, c'est-à-dire des vieillards, vivaient à la campagne : c'est pendant qu'il labourait qu'on vint annoncer à Lucius Quinctius Cincinnatus qu'il avait été nommé dictateur. C'est sous son autorité, en tant que dictateur, que le maître de cavalerie Caius Servilius Ahala déjoua les plans de Spurius Maelius qui voulait devenir roi, et le tua. C'est de son domaine que Curius, comme les autres vieillards, venait au sénat pour répondre aux convocations, d'où le surnom de "voyageurs"

²⁰ Caton l'Ancien est l'auteur d'un ouvrage intitulé *De Agricultura*.

²¹ Père d'Ulysse.

qu'on donnait à ceux qui allaient les chercher. Ainsi, peut-on dire qu'ils ont vécu une vieillesse misérable, ceux qui se plaisaient à la culture des champs ? A mon avis, en tout cas, il n'existe pas de vieillesse plus heureuse, non seulement par le rôle qu'elle tient - la culture des champs est un bienfait pour tout le genre humain -, mais par le plaisir dont j'ai parlé autant que par la plénitude et l'abondance de tout ce qui concerne la subsistance des hommes et le culte des dieux : puisque cela, au moins, on le désire, retrouvons-y le lien avec le plaisir. Car un maître bon et consciencieux a toujours son chais, ses jarres d'huile et son garde-manger remplis ; son domaine tout entier est riche, regorge de porcs, de chevreaux, d'agneaux, de poules, de fromage, de lait, de miel ; les paysans eux-mêmes, aujourd'hui, appellent le jardin leur seconde réserve. La chasse aux oiseaux et aux autres animaux ajoute du piquant à ces travaux de plaisir.

57. Faut-il parler des vertes prairies, des arbres alignés, de la beauté des vignes ou des oliveraies ? Je serai bref : rien ne peut être d'un meilleur rapport et d'une plus grande beauté qu'un champ bien cultivé. La vieillesse n'empêche pas d'en profiter, mais en plus elle y invite et même y attire : où pourrait-elle en effet mieux se réchauffer par l'exposition au soleil ou le coin du feu, ou au contraire se rafraîchir plus sainement à l'ombre ou dans l'eau ?

58. Qu'ils gardent donc leurs armes, leurs chevaux, leurs lances et leurs courses ; et qu'ils nous laissent, nous autres vieillards, parmi tous les jeux, les osselets ou les dés, ou celui des deux qui leur plaira, puisque la vieillesse peut très bien être heureuse sans les jeux !

59. Les livres de Xénophon sont très utiles à beaucoup d'égards : lisez-les avec attention, croyez-moi, comme vous le faites déjà. Quels compliments aux mérites de l'agriculture, dans ce livre qu'il consacre à la préservation du patrimoine, intitulé *Economique* ! Pour bien vous montrer que selon lui rien ne dépasse en majesté l'attention nécessaire à la culture des champs, voyez comment Socrate parle dans ce livre à Critobule : le jeune Cyrus, roi des Perses, personnage exceptionnel par son intelligence et la gloire de son pouvoir, avait reçu à Sardes la visite du Lacédémonien Lysandre, un homme de grande qualité ; il se montra en tout très agréable et civil envers Lysandre, et lui montra en outre un parc planté avec grand soin. Lysandre admira la hauteur des arbres, leur disposition rigoureuse en quinconce, la terre ameublie et nettoyée, les doux parfums qui émanaient des fleurs ; puis il dit qu'il n'admirait pas seulement le soin mais aussi le savoir-faire de celui qui avait dessiné et disposé tout ce jardin. Cyrus lui répondit : "C'est moi qui ai tout dessiné ; ce sont mes plans, mon organisation, et j'ai moi-même planté beaucoup de ces arbres." Lysandre considéra alors la pourpre²² de ses vêtements, sa prestance, le costume perse abondamment rehaussé d'or et de pierres précieuses, et dit : "En vérité on a raison de te dire heureux, Cyrus, car la fortune s'allie à ta valeur personnelle."

60. Voilà donc la fortune dont les vieillards peuvent jouir ; l'âge ne nous empêche pas de garder ce goût pour toutes choses [ceterarum rerum ... studia] et avant tout pour le travail des champs, jusqu'aux derniers moments de la vieillesse. Nous savons bien que Marcus Valérius Corvinus a vécu jusqu'à sa centième année, cultivant ses champs jusqu'à un âge avancé. Quarante-six ans se sont écoulés entre son premier et son sixième consulat. Ainsi, tout l'espace de temps décrit par nos ancêtres pour atteindre la vieillesse, il l'a consacré à la politique ; et son âge le plus avancé a été plus heureux que le milieu de sa vie : il avait plus d'autorité et moins de travail. C'est vraiment l'autorité qui est le sommet de la vieillesse.

²² Tiré d'un coquillage appelé "murex", ce colorant de luxe, variant du rose au violet, était à la fois symbole de richesse et de pouvoir.

61. Quelle autorité chez Lucius Cécilius Métellus, ou chez Aulus Atilius Calatinus ! On a écrit pour lui cette épitaphe : “Tous s'accordent à dire qu'il fut le premier de son peuple.” On connaît bien le poème gravé sur son tombeau. C'est à juste titre qu'on reconnaissait son importance : tout le monde s'accordait sur les louanges qu'il méritait. Quel homme avons-nous vu récemment en Publius Crassus, Grand Pontife, ou en Marcus Lépidus ensuite quand il a assumé la même fonction ! Que dire de Paulus, de l'Africain ou de Maximus dont j'ai déjà parlé ? On reconnaissait leur autorité à leurs paroles, bien sûr, mais même un simple signe de tête suffisait à la manifester. La vieillesse, surtout revêtue des charges publiques, bénéficie d'une si grande autorité qu'elle dépasse tous les plaisirs de la jeunesse.

XVII. 62. Mais rappelez-vous que dans tout mon discours je glorifie une vieillesse qui s'est construite sur les bases de la jeunesse. Il en résulte ceci, que j'ai déjà affirmé avec le plein accord de tous : une vieillesse obligée de se défendre par des paroles serait bien malheureuse ; les cheveux blancs, les rides ne suffisent pas à attraper tout à coup l'autorité : c'est toute la vie passée menée honorablement qui reçoit les suprêmes bienfaits de l'autorité.

63. Etre salué, être recherché, se voir céder le pas, voir les gens se lever quand on passe, être accompagné, raccompagné, être consulté, voilà des marque d'honneur qui semblent habituelles et sans importance : chez nous comme chez d'autres peuples, elles sont observées avec d'autant plus de rigueur que les mœurs sont meilleures. Selon la tradition, le Lacédémonien Lysandre, dont je parlais tout à l'heure, disait souvent que Sparte était le séjour le plus respectueux de la vieillesse : nulle part on n'accorde autant au grand âge, nulle part la vieillesse n'est plus vénérée. On raconte même qu'un vieil homme était venu à Athènes, pendant les jeux, dans un théâtre, et que ses concitoyens ne lui avaient pas laissé de place, l'affluence étant considérable ; il s'était approché de Spartiates qui, en leur qualité d'ambassadeurs, étaient installés à des places réservées ; ils se levèrent tous, dit-on, et lui offrirent un siège.

64. Ils furent salués par un tonnerre d'applaudissements de toute l'assistance, ce qui fit dire à l'un d'entre eux que les Athéniens savaient ce qui est bien, mais ne voulaient pas le faire [Atheniensis scire, quae recta essent, sed facere nolle] ! Notre collègue a beaucoup d'habitudes remarquables, notamment dans le domaine dont nous parlons en ce moment : les gens les plus avancés en âge peuvent s'exprimer en premier, et les augures les plus anciens passent non seulement avant ceux qui ont des fonctions plus importantes, mais aussi avant ceux qui exercent le pouvoir. Que sont donc les plaisirs du corps si on les compare aux avantages de l'autorité ? Les gens qui en ont bénéficié avec éclat ont mené à bien, me semble-t-il, la pièce de leur vie, sans s'écrouler au dernier acte comme des acteurs inexpérimentés.

65. Or les vieillards sont de mauvaise humeur, inquiets, coléreux, difficiles à vivre. Si l'on cherche bien, ils sont aussi avars. Mais ce sont les défauts du caractère, pas de la vieillesse. Pourtant cette mauvaise humeur, ces défauts que je cite, ont une excuse pas exactement valable, mais sans doute admissible : les vieillards pensent qu'on les méprise, qu'on les regarde de haut, qu'on se moque d'eux ; en plus, la moindre atteinte à leur corps fragilisé est insupportable. Mais tous ces défauts s'atténuent avec un mode de vie équilibré et des règles saines. On peut le constater dans la vie comme au théâtre, par exemple chez les deux frères des *Adelphes* : quelle cruauté chez l'un, quelle amabilité chez l'autre ! C'est ainsi : comme pour le vin, toute nature ne tourne pas à l'aigre avec l'âge. J'approuve la rigueur dans la vieillesse, mais une rigueur modérée

[severitatem ... modicam], comme le reste, et en aucun cas l'aigreur.

66. Quant à la cupidité, je me demande à quoi elle rime dans la vieillesse : qu'y a--il de plus absurde que de vouloir d'autant plus de provisions de route qu'on a moins de chemin à parcourir ? XIX. Il reste le quatrième point, qui semble prendre notre âge à la gorge et l'inquiéter au plus haut point : l'approche de la mort [adpropinquatio mortis], qui évidemment ne peut pas être bien loin de la vieillesse. O malheureux vieillard, qui n'a pas su voir que dans une si longue vie, il fallait mépriser la mort [mortem contemnendam] ! Si elle fait totalement disparaître l'esprit [animum], il ne faut pas s'en préoccuper du tout ; si elle l'emmène dans un lieu où il connaîtra l'éternité [ubi sit futurus aeternus], il faut la souhaiter ; il n'y a pas de troisième terme.

67. Que devrais-je donc craindre, si je ne suis pas misérable après la mort, ou même si je dois être heureux ? D'ailleurs qui est assez bête, si jeune soit-il, pour être certain de vivre jusqu'au soir ? Bien plus, la jeunesse rencontre beaucoup plus d'occasions de mourir que nous ; les jeunes tombent plus facilement malades, ils souffrent plus gravement, on les soigne plus difficilement. Ainsi peu d'entre eux parviennent à la vieillesse ; s'il n'en était pas ainsi, on vivrait mieux, plus sagement ; l'intelligence, la raison, la réflexion sont les qualités du vieillard [mens enim et ratio et consilium in senibus est] : s'il ne les avait pas eues, aucune cité n'aurait pu exister. Mais revenons à la menace de la mort : en quoi est-elle un reproche à adresser à la vieillesse quand on voit qu'elle partage cette réalité avec la jeunesse ?

68. Je l'ai bien vu en perdant mon excellent fils, et toi, Scipion, tes deux frères promis à de si hautes destinées : la mort est commune à tous les âges. Mais le jeune espère vivre longtemps, ce que le vieillard ne peut pas faire. Vain espoir : quoi de plus stupide en effet que de tenir pour certain ce qui ne l'est pas, pour vrai ce qui est faux ? Mais le vieillard n'a plus rien à espérer ; et pourtant sa situation est meilleure que celle du jeune : ce que le jeune espère, lui l'a déjà atteint ; le jeune veut vivre longtemps, lui, il a vécu longtemps.

69. D'ailleurs, ô dieux bienveillants ! que signifie longtemps quand il s'agit de la nature humaine [quid est in hominis natura diu?] ? Imaginons en effet le temps le plus long, et espérons vivre tout le temps qu'a vécu le roi de Tartesse²³ : d'après ce que j'ai lu, il y avait eu à Gadès un certain Arganthonius qui avait régné quatre-vingts ans et vécu cent vingt ans. Rien de ce qui comporte un terme ne me paraît long. Car quand ce terme arrive, tout le passé s'est évanoui ; il ne reste que ce qu'on a atteint grâce à la valeur personnelle et aux actions justes ; les heures, les jours, les mois, les années s'enfuient, le temps passé ne revient jamais, et on ne sait pas de quoi l'avenir est fait. ; chacun doit se contenter du temps qui lui est donné [quod cuique temporis ad vivendum datur, eo debet esse contentus].

70. L'acteur, pour plaire au public, n'a pas besoin de jouer la pièce jusqu'à la fin : il suffit qu'on l'apprécie à chaque fois qu'il apparaît sur scène ; de même les sages n'ont pas besoin d'aller jusqu'au "Applaudissez". Car le court moment de la vie est suffisamment long pour vivre bien [ad bene ... vivendum] et honorablement ; et si la vie se prolonge, on ne doit pas en souffrir plus que le paysan ne souffre de voir arriver l'été et l'automne après la douceur du printemps : le printemps symbolise la jeunesse et montre les fruits à venir, mais les autres saisons permettent la moisson et la récolte.

²³ Ville située à l'embouchure du Betis, ou Baetis, aujourd'hui Guadalquivir, au sud de l'Espagne.

71. Le fruit de la vieillesse, comme je l'ai dit souvent, est le souvenir et l'abondance des choses bien acquises auparavant. Or tout ce qui advient selon la nature est à considérer comme un bien. Et qu'y a-t-il de plus conforme à la nature, pour les vieillards, que de mourir ? Il arrive aussi que les jeunes gens meurent, malgré la nature, et contre elle. Selon moi, les jeunes meurent alors comme la force de la flamme succombe à un déluge ; les vieillards, eux, meurent comme un feu qui s'éteint de soi-même, sans qu'intervienne aucune force. Les fruits des arbres, quand ils sont verts, ne s'arrachent pas facilement, mais ils tombent quand ils sont mûrs. Ainsi c'est la violence qui ôte la vie aux jeunes gens, et la maturité qui l'ôte aux vieillards. Cette maturité m'est si agréable que j'ai l'impression, à mesure que je m'approche de la mort, de voir la terre et d'être bientôt sur le point d'arriver au port après un long voyage.

72. D'autre part, la vieillesse n'a pas un terme précisément fixé, et on y vit correctement tant qu'on peut effectuer son devoir [munus officii] avec application, dans le mépris de la mort. Il en résulte que la vieillesse est plus brave et plus courageuse que la jeunesse. C'est ce que Solon a répondu au tyran Pisistrate qui lui demandait sur quoi il s'appuyait pour lui résister avec tant d'audace : "Sur la vieillesse." Mais la meilleure fin de vie, alors qu'on dispose d'une intelligence en bon état et de sens toujours actifs, c'est quand la nature elle-même dissout ce qu'elle a assemblé. De même que celui qui l'a construit détruit très facilement un navire, un monument, de même la nature détruit-elle le mieux du monde l'homme dont elle a assemblé tous les éléments. Tout assemblage se démonte difficilement s'il est récent, facilement s'il est ancien. Voilà pourquoi ce petit reste de vie, les vieillards ne doivent pas le poursuivre avec avidité ni l'abandonner sans raison. Et Pythagore défend de quitter le poste de la vie sans l'ordre du commandant, c'est-à-dire du dieu [vetatque Pythagoras iniussu imperatoris, id est dei, de praesidio et statione vitae decedere].

73. Il existe un mot du sage Solon dans lequel il dit ne pas vouloir que sa mort ne soit pas accompagnée de la douleur et des lamentations de ses amis. Il veut, je crois, être cher aux siens. Mais à mon sens, Ennius parle mieux :

Que personne ne m'honore par ses larmes et ne célèbre mes funérailles en pleurant.

74. Il ne pense pas qu'on doive s'affliger de la mort si elle est suivie de l'immortalité [immortalitas]. Il peut exister une certaine sensation de la mort, pour un bref instant, surtout chez le vieillard ; en tout cas, après la mort, ou la sensation est souhaitable ou elle n'est pas. Mais pour pouvoir négliger la mort, il faut y avoir songé depuis la jeunesse, réflexion sans laquelle personne ne peut atteindre la tranquillité d'esprit [tranquillo animo esse]. Car il est certain qu'on doit mourir, mais incertain que ce soit aujourd'hui même : comment celui qui craint la mort comme une menace de tous les instants pourra-t-il garder l'esprit équilibré ?

75. Sur ce sujet il ne semble pas nécessaire de discuter si longtemps : je me rappelle non pas Lucius Brutus qui est mort en libérant la patrie, ni les deux Décii qui dirigèrent la course de leurs chevaux vers une mort volontaire, ni Marcus Atilius qui est allé au supplice pour respecter l'engagement pris vis-à-vis des ennemis, ni les deux Scipion qui voulurent faire obstacle de leurs corps à l'avancée des Carthaginois, ni ton aïeul Lucius Paulus qui racheta par sa mort l'inconscience de son collègue dans le honteux désastre de Cannes, ni Marcus Marcellus que même l'ennemi le plus cruel ne voulut pas priver de l'honneur d'une sépulture, mais nos légions, comme je l'ai montré dans les *Origines*, souvent parties, le cœur ardent et fier, pour une destination d'où elles pensaient ne jamais revenir. Ainsi, ce que des jeunes gens méprisent, et des jeunes gens incultes et même rustres, est-ce que de doctes vieillards en seront épouvantés ?

76. À ce qu'il me semble, en tout cas, la satiété de tous les attachements amène la satiété de la vie [vitae satietatem]. Il y a les attachements précis de l'enfance : les jeunes gens les regrettent-ils ? D'autres concernent la jeunesse : l'âge adulte, qu'on appelle aussi intermédiaire, les recherche-t-il encore ? D'autres sont propres à l'âge adulte : on ne les poursuit plus dans la vieillesse. Il y a enfin les attachements ultimes, propres à la vieillesse ; les attachements des âges précédents disparaissent : ainsi disparaissent également ceux de la vieillesse. Et quand cela se produit, la satiété de la vie amène à maturité le moment de mourir.

XXI. 77. Je ne vois pas pourquoi je n'oserais pas vous dire ce que je ressens personnellement au sujet de la mort : plus je m'en approche, plus je m'en fais une idée précise. Je pense, moi, que vos pères, Publius Scipion et Caius Lélius, des hommes si éminents qui ont été pour moi d'excellents amis, sont vivants, de cette vie qui est la seule à pouvoir être nommée ainsi. Car tant que nous sommes enfermés dans cette architecture du corps, nous sommes soumis à l'obligation et à la lourde charge de la nécessité [munere quodam necessitatis et gravi opere perfungimur] ; l'esprit, de nature céleste [animus caelestis], est enfoncé, du plus haut de sa demeure, et comme enfoui dans la terre, lieu contraire à la nature et à l'éternité divines. . Mais je crois que les dieux immortels ont répandu les esprits sur les corps humains pour que certains d'entre eux veillent sur la terre et, en contemplant l'ordre céleste, l'imitent dans leur façon de vivre et leur équilibre personnel. Et ce ne sont pas seulement la raison et le débat qui m'ont poussé à le croire, mais la renommée et l'autorité des plus grands philosophes.

78. J'apprenais que Pythagore et les pythagoriciens, nos concitoyens pour ainsi dire puisqu'à un moment donné on les avait appelés philosophes italiens, avaient toujours été certains que nos âmes étaient issues d'une intelligence divine universelle [quin ex universa mente divina delibatos animos haberemus]. Je croyais aussi ce que Socrate avait dit à son dernier jour sur l'immortalité des âmes, lui qui avait été jugé comme l'humain le plus sage par l'oracle d'Apollon. Pourquoi tout cela ? Parce que c'est ainsi que je me suis persuadé de ce qui suit et que j'y crois : quand on voit une telle agilité des esprits, une si grande capacité de souvenir du passé et une telle prescience de l'avenir, des arts si variés, des sciences si développées, et tant d'inventions, on ne peut pas croire qu'une nature capable de contenir tout cela soit mortelle. Comme l'âme [animus] est toujours en action sans que son mouvement ait d'origine puisqu'elle se meut pas elle-même, ce mouvement n'aura bien sûr jamais de fin parce que l'âme ne s'abandonnera pas elle-même ; et comme l'âme est simple par nature et n'a rien en elle de différent, de dissemblable, elle ne peut être divisée ; si elle ne le peut, elle ne peut mourir. Et la preuve infaillible que les hommes possèdent presque toutes leurs connaissances avant leur naissance, c'est que les enfants, quand ils apprennent des matières difficiles, acquièrent si rapidement d'innombrables éléments qu'ils semblent non pas les recevoir alors pour la première fois, mais bien en avoir la réminiscence [reminisci]. C'est à peu près ce que dit Platon.

79. Dans Xénophon, Cyrus l'Ancien à l'agonie prononce ces mots : "Ne pensez pas, mes chers enfants, que quand je vous aurai quittés, je ne serai plus rien nulle part. Car tant que j'étais avec vous, vous ne pouviez voir mon âme, mais vous saviez, par ma façon d'agir, qu'elle était dans mon corps. Croyez donc bien qu'elle est toujours là, même si vous ne la voyez pas.

80. En réalité, les honneurs qu'on rend aux grands hommes après leur mort ne subsisteraient pas si une part de leur âme n'agissait pas pour que nous gardions longtemps leur souvenir. Je n'ai jamais pu me persuader que les âmes vivaient tant qu'elles étaient dans les corps mortels, et qu'elles mouraient en les quittant ; ni que l'âme, s'étant échappée d'un corps dénué de raison soit alors elle-même dénuée de raison ;

je pense au contraire que quand elle est devenue intacte et pure, libérée de tout attachement au corps [omni admixtione corporis liberatus], alors elle devient raisonnable [tum esse sapientem]. De plus, quand la nature humaine se dissout dans la mort, on voit clairement où chaque élément se disperse : il s'en retourne là d'où il est venu ; seule l'âme, au contraire, n'apparaît ni quand elle est là ni quand elle s'en va. Vous voyez bien maintenant que rien n'est plus proche de la mort que le sommeil.

81. Eh bien ! les âmes des dormeurs manifestent au plus haut point leur nature divine : détendues et libres, elles entrevoient une bonne partie de l'avenir. On voit par là ce qu'elles seront, une fois totalement délivrées des liens du corps. Si donc il en est ainsi, vous m'honorerez, dit-il, comme un dieu ; mais si l'âme doit mourir avec le corps, vous conserverez tout de même pieusement et indéfectiblement le souvenir de moi, en respectant les dieux qui préservent et gouvernent toute cette beauté du monde.”

XXIII. 82. Voilà les derniers mots de Cyrus. Mais voyons, si vous voulez bien, ce qui nous concerne. Personne ne pourra jamais me persuader, Scipion, que ton père Paulus, tes deux aïeux Paulus et l'Africain, le père de l'Africain, son oncle, ou beaucoup d'hommes de premier plan dont il n'est pas utile de dresser la liste, se sont efforcés de demeurer dans la mémoire de la postérité s'ils ne pensaient pas que, grâce à leur âme, la postérité s'attacherait à eux. Penses-tu donc que, pour me vanter à la façon des vieillards, j'aurais entrepris de si grands travaux, de jour comme de nuit, ici ou à l'extérieur, si j'avais dû borner ma gloire aux limites de la vie ? N'était-il pas bien plus agréable de vivre une vie inactive et tranquille, dépourvue de peines et d'efforts ? Mais mon âme, s'élevant je ne sais comment, tendait toujours ainsi vers la postérité, comme si en quittant la vie, elle allait enfin commencer à vivre. Si en tout cas il était vrai que les âmes ne soient pas immortelles, les âmes de tous les hommes les plus éminents ne se dirigeraient pas si ardemment vers l'immortalité et la gloire.

83. Les hommes les plus sages meurent le plus tranquillement, et les plus insensés dans un grand trouble : une âme capable de discerner mieux et plus loin ne vous paraît-elle pas partir vers le bonheur, contrairement à celle dont le regard est émoussé ? Pour moi, j'ai grande hâte de voir vos pères, que j'ai honorés et aimés, et je désire vivement rencontrer non seulement ceux que j'ai connus, mais aussi ceux dont j'ai entendu parler, sur lesquels j'ai lu ou même écrit. Et au moment de mon départ, personne ne pourra facilement me tirer en arrière ou, comme Pélidas, me rajeunir. Et si un dieu généreux m'accordait de redevenir un enfant qui crie dans son berceau, je le refuserais avec force, et en vérité je n'accepterais pas d'être ramené du terme au point de départ, après avoir parcouru pour ainsi dire toute la carrière.

84. En effet, quels avantages tirer de la vie ? Ne s'agit-il pas plutôt de tracas [laboris] ? Et même si avantages il y a, la vie comporte soit la lassitude [satietaem] soit une limite. Je n'ai pas de plaisir à me lamenter sur la vie, ce que beaucoup de gens font, et même des gens instruits ; je ne me repens pas d'avoir vécu, puisque j'ai vécu avec la conviction de n'être pas né pour rien ; je sors de cette vie comme d'un séjour hospitalier, et pas comme d'une maison. Car la nature nous a donné une auberge, non une habitation. Quel jour magnifique, celui où je vais partir vers une belle réunion, une belle assemblée d'âmes, en quittant cette foule pleine de confusion et de trouble ! Je m'en vais retrouver les gens dont j'ai parlé tout à l'heure, oui, mais aussi mon cher Caton, le meilleur de tous les hommes, et le plus affectueux. J'ai porté son corps sur le bûcher, quand c'est lui qui aurait dû y porter le mien ; son âme ne m'a pas abandonné, mais est restée tournée vers moi en partant dans ce lieu où elle savait que je devais moi aussi venir. Et si je donne l'impression d'avoir supporté cette épreuve avec courage, ce n'est pas parce que j'ai du sang-froid : je me consolais à l'idée que la séparation et l'éloignement ne seraient pas bien longs.

85. Voilà pourquoi, Scipion (c'est en effet cela que tu disais admirer souvent avec Lélius), la vieillesse m'est légère, pas seulement facile à supporter, elle est aussi agréable. Et si je me trompe en croyant que les âmes humaines sont immortelles, je me trompe avec plaisir : tant que je suis vivant, je ne veux pas que cette erreur dont je tire du plaisir me soit arrachée. Si au contraire, comme le pensent certains philosophes sans grand crédit, je ne ressentais rien une fois mort, je ne craindrais pas les moqueries des philosophes morts à l'égard de mon erreur. Et si nous ne devons pas être immortels, il est cependant souhaitable que l'homme s'éteigne au bon moment. Car la nature détermine la limite de la vie, comme de tout le reste. Or la vieillesse est pour ainsi dire le dernier acte de la vie, comme d'une pièce ; nous devons en fuir la lassitude, surtout quand est venue s'y ajouter la satiété. Voilà ce que j'avais à dire de la vieillesse : puissiez-vous y parvenir en éprouvant par votre expérience ce que vous m'avez entendu en dire.